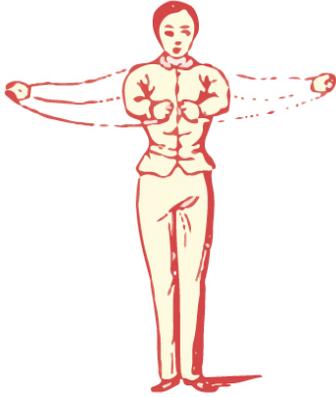


Un homme de « lettre »



J'ai reçu pendant dix ans un jeune homme accueilli dans un foyer d'handicapés mentaux. JM avait présenté des troubles autistiques précoces, avec un retard de développement, des stéréotypies de langage et de comportement, des balancements, des torsions des mains, et avait été suivi auparavant par une structure de pédopsychiatrie.

Grand et mince, un peu voûté, son visage aux traits réguliers, peu expressif de prime abord, pouvait quand on le connaissait s'avérer malicieux ; il montrait aussi parfois un profond abattement. Il parlait d'une voix perchée, s'adressant à la cantonade. Il marchait de façon saccadée.

Du courrier à la lettre

Nouveau psychologue dans cet établissement, j'avais été rapidement interpellé par les praticiens de son unité de vie, et par la secrétaire, parce qu'il faisait le siège de son bureau en réclamant plaintivement le courrier. Il pouvait rester longtemps, le visage écrasé contre la grande baie vitrée qui séparait le secrétariat du couloir, y revenant malgré les interdictions ou les interventions de ses éducateurs. On lui remettait parfois des prospectus de publicité, ce qui le tranquillisait momentanément.

Bien qu'il éprouvât généralement une grande inquiétude devant toute nouveauté, nous avons pu très vite trouver une modalité de rencontre. Dès la première séance, JM a énoncé, suivant son style, s'adressant à la cantonade, des formulations brèves et évocatrices, toujours déclinées à la troisième personne du singulier, qui désignaient comme des clichés de sa vie quotidienne.

Ces formules tournaient autour d'expériences alimentaires, de rencontres animalières, des citations de personnes et de lieux qui lui étaient familiers, ou de l'évocation de diverses voies ou moyens de locomotion. Il s'agissait donc d'éléments disparates, qui ne présentaient pas de liens entre eux.

Pour lutter peut-être contre l'effet de dispersion que produisaient ses énoncés, je lui ai proposé de les dessiner sur une feuille de papier ; il m'a regardé puis répondu, d'un ton péremptoire : « non, c'est le monsieur ». Je me suis alors efforcé de dessiner ces diverses figures et objets, ce qu'il suivait avec attention, se frottant parfois les mains.

Je l'ai donc reçu régulièrement ; il venait seul, avec entrain, à notre rendez-vous. Il a d'ailleurs nommé lui-même l'opération auprès de ses éducateurs en disant : « on va faire la lettre le monsieur ». Nous pouvons souligner là une certaine logique : nous passons du courrier à la lettre, et de la lettre au trait, au tracé, dans sa matérialité.

Quand l'idée évoquée dépassait mes capacités, ou parce qu'il prononçait de purs néologismes, je pouvais, avec sa permission, utiliser des lettres alphabétiques, en répétant après lui la sonorité obtenue. En fin de séance, il contemplait les sortes de rébus ainsi créés avec intérêt, mais les laissait le plus souvent dans le bureau.

Sa présence auprès de la secrétaire s'est allégée, passant de la réclamation à la visite enjouée. L'expérience s'est maintenue au fil du temps, validée par l'effet d'apaisement produit sur le sujet, repéré par ses éducateurs et sa famille.

Un dispositif

J'ai quitté cet établissement au bout de cinq ans, mais ses éducateurs et sa famille ont souhaité que l'expérience se poursuive à mon cabinet ; je l'ai reçu pendant cinq ans encore.

Les séances rassemblaient les ritournelles verbales qu'il pouvait à l'occasion prononcer de façon dispersée sur son lieu de vie. Elles comprenaient beaucoup d'évocations orales, « il a mangé... » « il est bon le... », aussi des trajets, « il va à... », des routes avec des virages ou des voies ferrées, des animaux, des moyens de locomotion, « licoptère » « voiture » « vélo ». Il avait inventé un dispositif qui associait parole, image et tracé. Ses signes ne communiquaient pas entre eux, ne racontaient pas une histoire, mais des bribes de récits qui tentaient de figurer le monde du sujet.

La psychanalyse partage l'hypothèse que le sujet dit autiste ne refuse pas l'extériorité, mais se protège au contraire d'un monde trop présent, d'une altérité menaçante, envahissante.

On peut considérer les comportements à l'occasion excessifs, envahissants, comme des tentatives de survie sous la forme de réplique imaginaire au trop de présence de l'autre.

L'insistance débordante de JM au secrétariat était de cet ordre ; elle consonnait avec son style habituel : il pouvait à l'occasion exprimer des réclamations plaintives et énigmatiques, en famille ou sur son lieu de vie, qu'il était difficile de canaliser.

Cette tendance à l'absence de limite se retrouvait lors de nos entretiens ; il lui arrivait de déclamer, quand je l'invitais à suspendre notre échange : « non, encore la feuille ! »

Sa démarche auprès du secrétariat lui a permis de localiser une réponse, une médiation ; il attendait parfois avec excitation le passage du facteur ; pendant nos entretiens, quand il prononçait « la lettre », il fallait dessiner une enveloppe. Il a donc dégagé un objet pour répondre à son angoisse, cet objet qui a pris la forme du courrier, puis de la lettre ; notons le travail d'équivoque, qui passe de la missive au tracé.

Mise en contiguïté

La psychanalyse, avec Lacan, nous invite à considérer l'être dans sa langue, au carrefour des registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Plus un sujet est démuné, moins il est inscrit dans un discours, plus apparaît la dispersion des registres, et aussi la possibilité de leur connexion, la marge qui rend possible un travail de mise en contiguïté.

Avec JM, nous avons à faire à une langue d'images, qui cerne des séries d'objets diversement « libidinalisés », mais sans énonciation. Notons au sein de ces séries l'insistance de l'oralité, qui traite la question de manger ou être mangé, la fréquence des figures animales qui viennent soutenir un rapport du corps et du vivant, et le leitmotiv des voies et moyens de locomotion, métaphore du déplacement.

Notre partenariat a fait intervenir, dans un transfert, un média supplémentaire, le trait graphique ; il n'apparaît néanmoins pas dans son expression d'index du sujet. Le sujet est tout le temps là, mais il est nulle part, d'où l'emploi de la troisième personne.

Qu'est-ce qui se substitue alors à l'énonciation ? Prenons le défaut d'énonciation non pas d'abord comme un déficit, mais comme une défense, une défense contre la langue elle-même, la langue qui vient désorganiser le corps. L'unité du corps est menacée par l'énonciation. C'est vrai pour tous les êtres parlants. Le dispositif freudien est un dispositif de symbolisation qui a une assise réelle, la présence des corps, qui établit une circulation entre une adresse et une énonciation.

Dans ce cas l'énonciation me semble mise en circuit dans l'échange, entre la présence des corps et le graphisme, qui vaut aussi comme bord réel, au-delà de l'image. Il s'agit, alors qu'il n'y a pas d'inconscient articulé, de faire la lettre concrètement, au sens d'une action, supportée par un partenaire. La validité de la fonction de la lettre est particulièrement mise en exergue quand le corps n'est pas organisé par l'identification au signifiant.

Malgré ses défenses, ce sujet ne s'est pas montré indifférent à la dimension que la psychanalyse qualifie de « désir de l'Autre », en tant que ce dernier l'a accueilli tel qu'il est. C'est pourquoi il me semble pouvoir dire que cette rencontre est une variation du dispositif freudien.